prit part, d'abord en qualité d'infirmier, puis comme interprète. Il en revenait, en congé illimité, à la fin de septembre 1918, et reprit, immédiatement, le directorat de l'école et de la Mission. Il en est encore chargé aujourd'hui, ayant toujours le P. GEELEN comme *socius*.

Le Frère scolastique Jacques SCHNERCH apporta à l'œuvre tout le dévouement dont il était capable, pendant les huit mois qu'il passa au Fort Alexandre (3 août 1918–4 avril 1919). Son état de santé ne lui permettant pas de poursuivre ses études, il vint passer quelques mois avec nous. Il se trouvait à l'école, au moment de la grande épidémie d'influenza. Il paya son tribut à la maladie, mais n'eut à en subir qu'une attaque bénigne, pas plus que le P. GEELEN. Tous deux soignèrent les malades, — cette maladie frappa toute notre population et fit 10 % de victimes, dont six à l'école. Nous n'avons eu qu'à nous féliciter du dévouement et de l'ardeur juvénile de ce jeune Frère, qui fera plus tard un excellent missionnaire. Il se trouve, maintenant, au Scolasticat d'Edmonton.

Le Rév. Père Joseph CAMPER vint, bien des fois, au Fort Alexandre, pour y prêcher des retraites, ainsi que les RR. PP. Joachim ALLARD et Siméon PERREAULT. Le R. P. CAMPER venait encore, à la fin de mars 1916, pour nous prêcher une retraite ; mais le Bon DIEU ne lui donna pas cette consolation. Il nous arrivait malade, par une journée bien froide : ayant manqué son train, il ne s'était pas trouvé à la station, quand on était allé l'y prendre. Il prit froid en route et, bien malade, dut s'arrêter deux jours dans un campement. On l'amena alors au Fort Alexandre, après une grosse tempête. Il se mit au lit et déclina, insensiblement, malgré les soins les plus intelligents et dévoués qui lui furent prodigués. Le bon Père était usé par 50 années d'un ministère aussi pénible que fructueux : il a succombé à la tâche et est tombé sur la brèche, fervent missionnaire malgré ses 75 ans. Ce vétéran des Missions a fait un bien indicible parmi les Sauteux — dont il fut l'apôtre. Il s'est éteint, au mois de mai de cette année 1916, après avoir renouvelé

ses vœux, le 1er mai, 52e anniversaire de son Oblation et à la veille de célébrer ses noces d'or de prêtrise. Il repose, aujourd'hui, dans le cimetière de la Mission, vénéré après sa mort comme pendant sa vie. A chaque printemps, sa tombe se couvre de fleurs, que nos bonnes Sœurs Oblates cultivent en signe de gratitude envers celui qui, après Mgr LANGEVIN, fut leur père et leur soutien.

Un autre de nos Pères repose à côté du R. P. CAMPER : c'est le R. P. Pierre SAINT-GERMAIN, mort ici à l'âge de 85 ans. Son gardien, pendant les derniers mois, avait été le R. P. Agapit PAGE, qui, à cause de ses infirmités, ne pouvait, par ailleurs, se livrer à aucun ministère actif.

Le cher Frère Émile d'AMOUR est notre seul Frère convers ; il y a 22 ans qu'il se dévoue au service de la Mission. Bon et fervent religieux, il a soin des bêtes à cornes et des poules et, entre temps, il est ingénieur, menuisier, plombier, forgeron, etc., etc. Il a, certes, bien mérité de la Congrégation, le brave Frère !

Auxiliaires bien précieuses aussi que nos bonnes Sœurs, qui, sans se ménager, se dévouent, surtout à l'école, au bien de nos pauvres paroissiens.

Les premières Religieuses qui se prodiguèrent au service de l'école, dès 1905, furent les Sœurs de la Croix de Saint-André. Admirables religieuses, — capables sous tous rapports, excepté pour l'enseignement de l'anglais — elles ont inauguré l'école et dégrossi les premiers élèves, auxquels elles ont fait un bien immense. Malheureusement, ces dévouées Sœurs ne pouvaient s'occuper autant des garçons que des filles, leurs Règles s'opposant à leur présence dans la partie de l'école réservée aux garçons. Après avoir travaillé, pendant neuf ans, au bien de notre école et de notre Mission, elles durent, à notre grand regret, se retirer.

Les Sœurs Oblates du Sacré-Cœur et de MARIE-Immaculée — fondées par Mgr Adélard LANGEVIN, Archevêque de Saint-Boniface, pour le service de nos écoles — prirent la succession des Filles de la Croix, en juillet

au-dessous de l'atelier, nous permet de conserver des pommes de terre et d'autres légumes pour l'hiver.

L'Étable. — Un récent incendie a bien endommagé cette étable-écurie, qui avait une quinzaine d'années d'existence. Le Gouvernement nous en bâtira, bientôt, une nouvelle pour abriter une quarantaine de bêtes à cornes et une dizaine de chevaux. Actuellement, la mission possède environ 30 bêtes à cornes, de tout âge, et cinq bons chevaux.

La Grange. — Près de l'étable, nous avons une grange en poutres de bois, qui peut contenir 15 tonnes de foin et qui abrite la machine à battre le grain. Notre première maison d'école sert, aujourd'hui, de porcherie (sauf votre respect), et un hangar fermé en planches sert de remise à la machinerie agricole — à savoir : les charrues, la semeuse, la moissonneuse, la machine à récolter les pommes de terre, le rouleau de fer pour les champs, les traîneaux pour l'hiver et les voitures légères d'hiver et d'été. De plus, nous conservons à l'extérieur une machine à répandre mécaniquement le fumier de ferme sur les champs, ainsi qu'un engin portatif à gazoline, qui sert pour scier le bois et battre le grain.

e) *Ferme.* — Nous avons, dépendant de la Mission et de l'école, environ 90 acres de terrain clair, sur lesquels 75 sont en culture ou en prairie cultivée, et le reste en pacage pour les animaux (1). Un fermier à gages, aidé d'autres hommes (et des grands garçons de l'école, quand le travail le demande), prend soin des chevaux et des machines et cultive ce terrain. La terre est bonne ; mais les récoltes sont bonnes ou mauvaises, selon les circonstances atmosphériques — la chaleur, la pluie, les gelées hâtives en automne ou tardives au printemps. Généralement, nous avons lieu d'être satisfaits. Les produits de la ferme aident beaucoup à subvenir aux dépenses de l'école.

En somme, petit à petit, avec la civilisation, la face des choses a changé au Fort Alexandre.

---

(1) Une *acre* anglaise vaut 40 ares et demi.

Au début, c'était un point perdu au milieu des bois et des marais : on ne pouvait en sortir qu'en canot, pendant l'été, et sur la glace du lac, en hiver. Un chemin fut, ensuite, coupé dans le bois, ce qui permit de faire les voyages, l'hiver, à l'abri des tempêtes ; mais ce chemin était impraticable, l'été.

Plus tard, les bateaux à vapeur vinrent chercher du bois de chauffage, ce qui permit de se rendre, de temps en temps, en ville sur ces bateaux et de leur faire apporter les provisions nécessaires.

Puis, les bateaux à gazoline firent leur apparition. En juillet 1917, la Mission fit l'acquisition de la *Regina Pacis*, pendant la fameuse Guerre européenne. Ce petit croiseur à gazoline nous permet de faire des voyages un peu plus rapides, pendant l'été

Pendant l'année 1916, le C. N. R. (*Canadian Northern Railway*) poussa une ligne de chemin de fer jusqu'à 20 milles et, l'année suivante, jusqu'à 10 milles de Fort Alexandre. Toutes ces améliorations amenèrent, insensiblement, des débouchés et un bien-être relatif.

§ II. — Directeurs et Auxiliaires.

Jusqu'à présent, il n'a été parlé que des développements matériels du Fort Alexandre ; et, certes, ils ont nécessité un bien grand travail de la part des différents Pères de cette Mission. Ils ont dû travailler et payer de leur personne ; et ils l'ont fait, sans compter. Mais pas seulement au point de vue matériel ; ils se sont aussi dépensés pour le bien des âmes.

Les premiers ouvriers évangéliques, qui ont fondé la Mission, sont les RR. PP. Joachim ALLARD, ALexandre MADORE, Alfred Dupont et Louis LEBRET : tous sont morts.

Au début, comme nous le disions en commençant, les RR. PP. Missionnaires y passaient seulement quelques jours. Puis, il y eut un Père résidant et, d'abord, le R. P. ALLARD. Les trois Pères ALLARD, Dupont et LEBRET y travaillèrent ainsi seuls, à tour de rôle. Après

eux, vint le R. P. Joseph MAGNAN, qui fut parfois seul et parfois fut aidé par un *socius*. Les RR. PP. Siméon PERREAULT, Jean DORRIS et Zéphyrin GASCON passèrent ainsi quelques mois, au Fort Alexandre, en qualité de *socius* du Directeur.

Le R. P. Philippe VALÈS prit la succession du P. MAGNAN et dirigea la Mission pendant 13 ans. A cette époque, le Père desservait différentes Missions : *Broken Head, Balsam Bay, Black River, Bad Throat, Hole River* et *Berens River*. Aujourd'hui, les Missions de Broken Head et Berens River sont desservies par d'autres Missionnaires.

C'est pendant le directorat du P. VALÈS que fut bâtie l'école-pensionnat (juin 1905).

Le R. P. Philippe GEELEN fut envoyé au Fort Alexandre, au mois de février 1906, avec mandat spécial de mettre cette école sur le pied des autres écoles-pensionnats, et devenait *socius* du P. VALÈS. Le P. GEELEN est encore au Fort Alexandre et toujours chargé de la direction des garçons, en même temps que de la direction des Sœurs.

En 1910, de janvier à septembre, le R. P. VALÈS fit un voyage en France et laissa la charge de l'école au P. GEELEN ; à son retour, il la gouverna encore une année ; puis, au mois de septembre 1911, il partait pour le Fort Frances, en remplacement du R. P. Hector BRASSARD, qui devenait Directeur au Fort Alexandre.

Le R. P. BRASSARD y resta deux ans, comme Principal de l'École. C'est pendant ce temps que fut agrandie l'école et bâti le poulailler actuel. Puis, en août 1913, il partait se reposer dans sa famille et ne revint plus. Et le R. P. Paul BOUSQUET venait, au commencement d'octobre de cette même année, prendre la direction de la Mission et de l'école. C'est sous son principalat que fut bâtie la buanderie actuelle.

Le 28 juin 1914, le R. P. BOUSQUET — allant, croyait-il, passer quelque temps en France — laissait la charge de la Mission au P. GEELEN. Mais son absence fut longue : la Guerre européenne éclata, et le R. P. BOUSQUET y

L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

57e Année. N° 219. Mars 1923.



PROVINCE DU MANITOBA

I. — Mission du Fort Alexandre, Man. (1865).

§ I. — Bâtiments et Dépendances.

La Mission du Fort Alexandre est une des plus anciennes de la Province du Manitoba.

Le diacre Taché passa par là pour se rendre à la Rivière-Rouge, dont il devait devenir, plus tard, l'Évêque et le premier Archevêque; et nos premiers Missionnaires visitaient, de temps en temps, le Fort Alexandre. Mais ce n'est qu'en 1875 que fut ouvert le premier registre d'actes des baptêmes, mariages et sépultures de cette Mission. Le Père Missionnaire n'y venait, d'ailleurs, ordinairement, que pour quelques jours.

a) Église. — On y bâtit, d'abord, une petite maison,

qui servit d'école et d'église et, aussi, de presbytère passager.

Quelques années plus tard, l'église actuelle fut construite par les gens de l'endroit, sous la direction du R. P. Joachim ALLARD. Cette église est belle et grande, pour une église de mission. Elle a été faite solidement en poutres de bois, dont les interstices furent bouchés avec du mortier et recouverts, intérieurement et extérieurement, de bonnes planches goudronnées. Puis, on la peignit, intérieurement surtout, avec beaucoup de soin et de goût, — si bien que, lorsqu'à l'occasion du Centenaire de la Congrégation on la fit laver à l'intérieur, le plafond de l'église nous apparut parfaitement conservé, après 40 ans d'existence, avec sa belle peinture bleu-ciel et ses innombrables étoiles d'or.

Cette église a été, plus tard, agrandie par le R. P. Philippe VALÈS, qui en fit orner la façade d'un beau clocher à jour. Ce même Père fit aussi soulever l'église, en remplaça les fondements en bois de cèdre par des pierres, puis il fit les deux côtés du chœur et y plaça des vitraux.

La sacristie — bâtie, très solidement, en *tamarac* et qui servit, longtemps, de presbytère — fut reculée de quelques pieds, pour permettre d'agrandir l'église.

Enfin, plus récemment, les planches des murs extérieurs ont été changées et l'église repeinte extérieurement. Il ne reste plus qu'à en changer le toit, qui est en fort mauvais état.

Attenant à l'église est le cimetière — qui a été agrandi, il y a cinq ans, l'ancien étant déjà plein. A cette occasion, nous y avons fait construire une nouvelle clôture en fer, maintenue par de solides piquets cimentés dans le sol.

b) *Presbytère*. — Notre presbytère, en poutres de bois, a été bâti par les soins du R. P. Alfred Dupont. Il fut, ensuite, amélioré par le R. P. VALÈS, qui y fit faire une addition servant de cuisine, plâtrer les murs à l'extérieur et en garnir l'intérieur de planches qu'il fit peindre.

Aujourd'hui, le presbytère est très confortable. La construction de l'école-pensionnat a, en effet, permis d'y

installer des conduites d'eau, une salle de bains et un fourneau à vapeur pour le chauffage.

Tout dernièrement, le R. P. Paul Bousquet y a fait installer la lumière électrique, quand le Département indien en a doté l'école.

c) *École.* — Au début, l'école n'était autre que la petite bâtisse primitive dont j'ai parlé plus haut. Le Gouvernement nous a, plus tard, gratifié d'une école en planches, comme on en trouve partout dans les réserves. Cette école fut remplacée, en 1905, par l'école-pensionnat actuelle et l'ancienne est, alors, devenue un atelier (*Carpenter's shop*).

Cette école-pensionnat, construite en bois et reposant sur une substruction en pierres de 6 pieds hors de terre, bien que bâtie par nos Frères convers, est néanmoins la propriété du Département indien. La raison en est que la Congrégation s'était engagée à construire trois écoles sur des réserves, à ses frais, en échange de l'École industrielle de Saint-Boniface, qui devenait, par le fait même, propriété de la Congrégation, ainsi que le terrain qui l'environnait. Ladite école est alors devenue le Juniorat de la Province du Manitoba.

Bâtie pour recevoir 45 élèves, garçons et filles, l'École du Fort Alexandre logea, d'abord, les élèves et les Sœurs en charge, ainsi que le Père qui s'occupait des garçons. Elle mesurait 70 pieds sur 45 et avait un soubassement et trois étages. Au grenier se trouvaient trois grands réservoirs pour l'eau nécessaire (2.000 gallons), laquelle était et est encore pompée par une machine actionnée par un engin à gazoline de 4 chevaux (1). De plus, l'école était éclairée au gaz acétylène, la machine pour fabriquer ce gaz étant placée dans le soubassement de l'école, et était chauffée, comme elle l'est encore, par un fourneau à vapeur, conduisant la chaleur dans tous les appartements au moyen de radiateurs.

Plus tard, sous la direction du R. P. Hector Brassard, le Gouvernement fit ajouter une aile à l'école, pour nous

(1) Un *gallon* équivaut à 4 litres 54.

permettre d'y recevoir 60 élèves. L'allonge (30 × 45) comprend une salle de récréation dans le soubassement pour les garçons, une classe de 14 pieds de haut pour les grands et les grandes, et un dortoir de 16 pieds de haut pour les garçons. Il est même question de bâtir une autre aile, semblable à cette dernière, dans un avenir prochain. L'ancienne construction fut, alors, remaniée, en vue de l'agrandissement des pièces — chapelle, classe, réfectoire et dortoirs — devenues beaucoup trop petites.

Au mois d'octobre 1913, le Département indien fit construire, à ses frais, dans une nouvelle allonge, une buanderie, avec fourneau à vapeur, et un séchoir, chauffé par ledit fourneau. Cette amélioration supprima les jours de lavage et la mauvaise odeur qui en était la conséquence.

Un accident — survenu la veille de Noël 1917 et qui aurait pu coûter la vie à notre cher Frère Jacques Schnerch — nous priva de lumière. La machine à gaz, que l'on nettoyait alors, fit explosion, jetant à terre sans connaissance le cher Frère, brûlé au visage et aux mains. Fort heureusement, il eut plus de peur que de mal. Cet accident nous condamna, pendant un an, à l'éclairage des lampes à pétrole, mais nous valut, bientôt, l'installation de l'électricité, aux frais du Département indien, — en sorte que, depuis ce moment (janvier 1919), tous nos locaux sont éclairés à l'électricité, laquelle est produite par une dynamo actionnée par un engin à gazoline de 9 H.P., emmagasinée dans 52 piles et, de là, distribuée dans nos différentes dépendances, y compris le presbytère.

d) *Bâtisses.* — Parlons, de suite, des autres bâtisses.

L'Atelier. — Dans notre ancienne école, mentionnée plus haut, se trouve la machinerie, c'est-à-dire l'engin à gazoline (9 chevaux), la dynamo, la pompe à eau, les batteries électriques, une meule à grain et tous les autres outils. Obligés de faire, nous-mêmes, presque tous nos travaux de réparation, nous sommes, forcément, assez bien montés en ces sortes d'articles. Une cave, creusée

1914. Depuis cette époque, ce sont ces Sœurs, nos Sœurs, qui sont chargées de l'éducation de notre jeunesse. Bonnes et dévouées, ces précieuses auxiliaires, au nombre de sept, s'acquittent de leur tâche avec un zèle inlassable et travaillent de toutes leurs énergies à faire de nos enfants, garçons et filles, des chrétiens pieux et instruits. Elles prennent soin, également, de l'église et du presbytère et sont, sous tous rapports, dignes de leur Fondateur et de leur vocation (1).

§ III. — École et Mission.

Je disais, plus haut, que la civilisation, en se rapprochant du Fort Alexandre, avait amené avec elle un bien-être relatif ; mais nous devons constater aussi qu'avec

(1) J'ai dit que les Filles de la Croix, Religieuses françaises, venues au Manitoba au moment des expulsions (1905), n'étaient pas capables d'enseigner l'anglais ; nous devions recourir pour cela aux services d'une maîtresse d'école. Or, en 1909, c'était une vieille fille, Mlle Lévêque, qui faisait cette classe d'anglais. Sujette aux maux de gorge, elle fut prise de ce mal, au mois de février. L'infirmière en charge, Sœur Sophie de Saint-Pierre, diplômée de la Croix-Rouge, appliqua à Mlle Lévêque, le 19 février, sur le haut du dos, à la naissance du cou, un large vésicatoire, qui travailla très bien et la soulagea. Mais ce fut en vain qu'on s'évertua ensuite, pendant plusieurs jours et par tous les moyens, à sécher la plaie faite par le vésicatoire. La chair était à vif, et on commençait à s'inquiéter, non sans raison. Mlle Lévêque avait une grande confiance en Monseigneur de MAZENOD, dont elle avait lu la vie. Elle avait trouvé une relique de notre vénéré Fondateur appartenant au P. GEELEN ; c'était une fleur de pensée, faite avec un morceau de soutane de Monseigneur. Or, le 26 février, Mlle Lévêque était au pire : elle ne dormait plus depuis plusieurs jours, et nous étions bien anxieux. S'adressant, alors, à Monseigneur de MAZENOD, la malade plaça sous sa tête la relique en question. Vers minuit, elle put s'endormir... Une heure plus tard, elle se réveillait : à sa grande surprise et reconnaissance, la plaie était complètement sèche... — Ceci paraît bien être un fait miraculeux. Il a été attesté par le R. P. VALÈS, le P. GEELEN et la sœur Sophie Saint-Pierre. Une relation en a été écrite, immédiatement, et envoyée au R. P. Provincial, qui a dû la transmettre à la Maison générale. Le médecin de la Mission, le Dr Steep, venu chez nous deux ou trois jours plus tard, déclarait qu'il était absolument impossible qu'un vésicatoire séchât si vite...

l'amélioration des moyens de transport nos Indiens ont, par contre-coup, subi davantage les mauvais exemples et les blasphèmes des blancs, et ont senti se développer en eux l'esprit d'indépendance, le besoin de liberté et les attraits du plaisir. L'esprit de foi, chez eux, commença, dès lors, à s'affaiblir.

Pour faire de l'argent, on s'éloigna de la Mission. Au début, on y revint, pour la Messe du dimanche. Mais, insensiblement, on trouva plus pratique et moins fatigant de ne pas revenir. Et l'on passa des semaines, puis des mois sans Messe. Le respect humain s'en mêlant, la prière fut d'abord négligée, puis les autres pratiques religieuses, — le maigre du vendredi, par exemple, sous prétexte qu'on travaillait fort et dans le bois. Et la foi s'affaiblit de plus en plus. Par contre, le plaisir, les danses, les amusements, les voyages en ville et la boisson prirent la place des exercices de piété. La prédication ne leur fit plus l'effet salutaire d'autrefois, contrebalancée qu'elle était par les mauvais exemples et les mauvais conseils des blancs.

Et nos enfants se ressentent de ce voisinage ; ils ont, pendant les vacances, accompagné leurs parents un peu partout, et, aujourd'hui, ils aiment bien mieux ces lieux de liberté et de plaisir que la contrainte et la règle de l'école. Le recrutement de l'école en devient même difficile ; et nous constatons, d'ailleurs, avec peine, que les jeunes gens et les jeunes filles qui sortent de notre école, loin de profiter de leur instruction, de l'éducation et des conseils qu'ils y ont reçus pour bien faire, sont souvent ceux qui se comportent le plus mal.

Les conseils, les catéchismes, etc., sont bons pour les tout petits ; mais, dès qu'ils grandissent, nos enfants n'en tiennent plus compte. De là nous concluons que la jeune génération ne vaut pas les anciennes et que nos travaux, nos peines et nos sacrifices en faveur de notre école se perdent de plus en plus.

Est-ce à dire que tous nos labeurs se résolvent en pure perte ? Non ! Dieu merci, nous avons des jeunes

gens, sortis de l'école, qui ont fondé de bonnes familles et qui prospèrent. Ceux-là font notre consolation. En tous cas, l'instruction reçue contribue toujours à la mort chrétienne de nos anciens.

Il n'en reste pas moins vrai que notre Mission passe, aujourd'hui, par le creuset des souffrances. Mais nous espérons que le Bon DIEU daignera, enfin, seconder nos efforts et faire encore en notre faveur quelques merveilles qui nous permettent de reprendre le dessus et de ramener tous nos gens dans la voie droite. Car j'aime à croire que leur foi n'est qu'assoupie : elle se ranimera, comme elle s'est ranimée momentanément, quand la Providence nous envoya la dure leçon de l'influenza — malheureusement, si vite oubliée !

Le plus grand nombre de nos vieux Missionnaires ont disparu qui, dans les retraites, remuaient si bien nos gens et les ramenaient dans la voie du bien. Ils n'ont pas été remplacés et ne le seront pas de sitôt : tous les Missionnaires, parlant les langues indigènes, sont très occupés dans leurs postes respectifs, et la plupart d'entre eux, du reste, ne jouissent plus de leur première vigueur.

Le matériel absorbe trop l'attention de ceux qui sont chargés des écoles : ils sont trop occupés aux travaux de la ferme, du jardin, etc., nécessités par les besoins de l'école. Les achats de vivres, de vêtements, de chaussures et, en un mot, des différentes fournitures de l'école sont un sujet de trouble continuel pour le directeur ; la surveillance des enfants et leur travail en sont un autre. Puis, le recrutement de l'école devient difficile. La correspondance avec le Département — inspecteurs et agents — demande beaucoup de temps. L'esprit religieux du Missionnaire se ressent, nécessairement, de toutes ces difficultés : son temps est trop exclusivement consacré au matériel et pas assez au spirituel, aux exercices de piété. Les Frères convers deviennent de plus en plus rares, et ils n'ont pas toujours les qualités requises pour aider efficacement les Pères. Le prêtre, le religieux gémit de constater que, malgré ses efforts, son bon vou-

loir et son énergie, il succombe à la tâche et qu'il est nécessairement obligé de négliger son propre avancement spirituel.

Ceci n'est pas un tableau outré : c'est le résultat d'une expérience, durant plusieurs années, de cette vie d'un Missionnaire chargé d'une école, — il y a plus de 20 ans que je mène cette vie. C'est, d'ailleurs, un fait constaté, non pas par un seul, mais par plusieurs autres, qui pensent absolument comme moi...

En plus du Fort Alexandre, nous desservons encore les trois Missions de :

a) *Black River*, où il y a aussi une mission protestante, avec un catéchiste protestant. Nous n'y avons que deux familles catholiques ;

b) *Bad Throat*, Mission de blancs, canadiens et anglais (peu de catholiques), où la grande plaie est le mariage mixte, contracté devant le ministre ;

c) *Hole River*, Mission indienne, où il y a un catéchiste protestant et nombre de païens adonnés aux superstitions sauvages, danses et sorcelleries : quatre ou cinq familles catholiques.

Ces dessertes sont visitées, une ou deux fois par an. Elles sont d'un difficile accès pour les Pères du Fort Alexandre, qui ne peuvent s'y rendre que par le lac, — en canot, l'été, et, l'hiver, en traîneau à chiens. Hiver comme été, ce voyage est très dangereux, les tempêtes étant fréquentes et soudaines sur le Lac Winnipeg. On s'y rendrait plus facilement de Winnipeg ou Selkirk, par les bateaux à vapeur desservant ces localités. La Mission de *Bad Throat* peut être dirigée par n'importe qui, parlant le français et l'anglais, — tout le monde y comprend l'anglais. Un prêtre séculier pourrait y rester à demeure et y fonder une paroisse...

C'est toujours la même constatation et la même prière : — *Messis quidem multa, operarii autem pauci : rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam !...*

Philippe GEELEN, *O. M. I.*